



# QUATRE FILLES

ENQUÊTE, FOUS RIRES ET CHEVAUX SAUVAGES



Illustration de couverture : Dorothée Jost

# FLEURUS

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : Sarah Malherbe

Édition : Astrid de Moussac assistée de Claire Stacino

Direction artistique : Élisabeth Hebert assistée de Bleuenn Auffret

Fabrication : Thierry Dubus, Marie Dubourg

Mise en pages : Text'Oh !

© Fleurus, 2015

Site : [www.fleuruseditions.com](http://www.fleuruseditions.com)

ISBN : 978-2-2151-2911-0

Code MDS : 652 337

Tous droits réservés pour tous pays.

« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »

## Chapitre 1

– Dans cinq minutes, vous allez assister au plus beau mariage de Camargue.

La voix de Batisto, si chantante avec son accent provençal, provoque un silence stupéfait dans la voiture. Pendant quelques secondes, on n'entend plus que le vrombissement du moteur. Clémence tourne les yeux vers son parrain, qui conduit nonchalamment, un sourire au coin des lèvres.

– Tu ne nous avais pas dit qu'on commençait les vacances par un mariage !

– Oui, je sais, j'ai accepté l'invitation au dernier moment, répond Batisto imperturbable. L'occasion était trop belle.

Ici, par un temps aussi magnifique, les mariés mettent leurs plus beaux costumes.

Sur la banquette arrière, Gwen, Juliette et Alix échangent des regards atterrés.

– Pas comme nous, s'affole Gwen en désignant le vieux jean qu'elle a mis pour le voyage.

Un trajet Rennes-Arles... Quand on a toute la France à traverser en plein mois de février, avec plusieurs changements de train, on ne pense pas à faire des élégances ! Et ses amies ont aussi fait passer le confort avant la coquetterie, quoique leur parcours n'ait commencé qu'à Paris.

– Est-ce qu'on peut s'arrêter chez toi pour se changer ? demande Alix. On a... des pantalons plus corrects dans nos valises.

– Oui, parce que des jupes, faut pas rêver, dit Juliette à mi-voix.

– Tssst, pas le temps, répond Batisto d'un air hilare. Je sais ce que c'est, les filles, elles s'enferment dans leur chambre, et trois heures plus tard, les essayages ne sont pas terminés.

– Il était temps qu'on débarque pour la semaine, répond Clémence du tac au tac. Je vois que tu as quelques affreux préjugés... On se chargera de t'en débarrasser !

Batisto éclate de rire.

– Je plaisantais, hein. Ne le prenez pas mal. Surtout qu'avec vous je sais qu'il faut s'attendre à tout. Votre réputation de détectives n'est plus à faire... Mais je vous préviens, cette fois, les vacances seront calmes. Clémence, tes parents m'ont bien demandé de veiller à votre sécurité. Pas question de s'embarquer dans des aventures à couper le souffle !

– C'est pour ça que tu nous emmènes à un mariage dès le premier jour ? Pour qu'on soit obligées d'être sages comme des images ?

Batisto rit de nouveau sans répondre, et le silence retombe. Alix regarde d'un air désespéré la tache de mayonnaise qu'a laissée sur son genou le sandwich au poulet du pique-nique. Juliette lisse nerveusement le pelage d'Hector lové à ses pieds : la bruine parisienne lui a mis les poils en pétard, il sent encore le chien mouillé.

Clémence a les yeux fixés sur le pare-brise. Elle essaie de distinguer, parmi le moutonnement de la végétation aride, un clocher d'église annonçant la noce. Mais rien ne dépasse des buissons rabougris par l'hiver, si ce n'est un ballet de mouettes évoluant avec grâce dans le ciel éclatant. Le paysage est d'une horizontalité parfaite, sans le moindre relief à l'horizon, de quelque côté qu'on regarde.

– Ça y est, dit enfin Batisto en débouchant sur un parking désert.

Il coupe le contact, ouvre sa portière. Les filles ne songent même pas à en faire autant ; elles sont trop surprises de se trouver au milieu de nulle part.

– Vous sortez ? leur demande Batisto avec une expression malicieuse qu'il ne cherche plus à cacher.

Les filles s'extraient de la voiture, les jambes ankylosées par le voyage interminable. Un air vivifiant leur donne aussitôt une claque comme pour les réveiller.

– Je vous présente les deux témoins du mariage, dit Batisto en emplissant ses poumons d'une bouffée de ce

vent décapant. Le sel et le mistral. Sans eux la noce serait impossible. Venez maintenant... je vous emmène voir les mariés.

Les filles ont renoncé à comprendre. Elles suivent les grandes enjambées de Batisto en écoutant la cavalcade du vent. Droit devant, dans la direction où les emmène leur guide, un autre bruit se fait entendre. Un bruit d'eau qui leur est inconnu. Ce ne sont ni des vagues ni des remous de rivière, mais peut-être un mélange des deux, qu'aucune des quatre amies n'arrive à identifier. Hector, lui, a couru en avant. Les plus grands moments de sa vie d'épagnoul sont ceux où il parvient à percer des mystères avant sa maîtresse.

– Et voilà, dit simplement Batisto en tendant la main vers les « époux ». Ici a lieu le mariage du fleuve et de la mer.

Les filles ouvrent des yeux immenses. Devant elles, le Rhône, comme un long serpent d'eau douce, se jette dans un bouillonnement d'écume là où commence la Méditer-

ranée. Courants et contre-courants s'affrontent, soulevant des gerbes d'embruns.

– C'est un mariage houleux, comme vous le voyez, plaisante Batisto. Et pourtant, il dure depuis des millions d'années... Et moi qui le regarde depuis cinquante ans, je suis toujours émerveillé par sa force.

Les filles éclatent de rire. L'énigme était bien menée. Elles qui s'imaginaient une belle Arlésienne au bras de son fiancé !

– C'est ce qui s'appelle foncer tête baissée sur une fausse piste, dit Juliette amusée. De quoi rester modestes quand les gens nous parlent de nos talents d'enquêtrices !

– Mais non, rétorque Batisto. Là, c'était impossible à trouver, sauf pour un Camarguais... Parce que c'est ça, la Camargue. Voyez-vous, elle commence ici, ma belle région, au point de rencontre entre le « Petit Rhône » et la mer. Elle s'étend là, par derrière – dit-il en montrant de la main l'intérieur des terres – jusqu'à l'embouchure du Grand Rhône. Je ne vous ai pas emmenées là-bas parce que les industries enlaidissent le paysage. Mais le triangle

compris entre les deux bras du fleuve et la côte, c'est le « delta du Rhône », c'est ma Camargue. Une immensité de terre et d'eau, des marais, des étangs... Un monde sauvage par nature. Vous aurez une semaine pour le découvrir... Et je vous garantis qu'il vous sera difficile de le quitter !

Les filles veulent bien le croire. Tandis que Batisto parle, elles boivent le paysage des yeux. La grisaille hivernale qu'elles ont laissée derrière elles semble irréaliste à présent. Elle est reléguée très loin, au nord de cette France qui vient s'échouer en douceur dans la Méditerranée... Le soleil n'est pas chaud, mais il baigne le ciel et la mer d'une lumière vive. Des oiseaux de toutes sortes tournoient dans le mistral en poussant des cris mélancoliques. Hector s'élance derrière une mouette qui se reposait au milieu d'un banc de sable. Elle décolle au ras des vagues avec un battement d'ailes indigné, tandis que Juliette rappelle son chien.

– Maintenant, je vous emmène à la maison, dit Batisto. Anaïs doit commencer à se demander ce qu'on fabrique...

Il rebrousse chemin vers le parking, suivi par les filles, qui s'arrachent à regret.

– Merci de nous avoir invitées, glisse Clémence à son parrain.

– Il n'y a pas de quoi, petite ! Depuis le temps qu'on ne s'était pas vus !

– Oui, mais m'accueillir comme ça, avec trois amies, sans compter Hector...

– Les animaux, ce n'est pas ce qui nous dérange ! s'exclame Batisto en riant. Tu vas voir à la maison... Trois chiens et cinquante-deux chevaux... Hector sera en bonne compagnie !

Clémence fait « oui » de la tête, d'un air ravi, espérant masquer ainsi ses appréhensions. Son parrain, manadier – éleveur de chevaux –, n'a jamais dû apprendre qu'elle craignait les animaux, et elle ne veut pas le décevoir. Elle le voit si rarement ! Ses parents l'ont connu du temps où son père travaillait dans les salins de la région. Mais ils ont déménagé à Paris quand Clémence avait deux ans, et

depuis ce temps, les retrouvailles sont rares malgré un fréquent échange de lettres et de mails.

– Tes amies, reprend Batisto, on est heureux de les connaître depuis le temps que tu nous parles d’elles. Et puis, à quatre, ce sera plus drôle pour toi... Tu te serais ennuyée, seule entre nous deux, ajoute-t-il, avec dans la voix une ombre fugitive de tristesse.

Anaïs et lui se sont mariés sur le tard et n’ont pas eu d’enfants.

Clémence sourit d’un air affectueux, pour bien montrer qu’elle n’est pas d’accord avec cette dernière phrase, et monte dans la voiture.

– Courage, mesdemoiselles, dit Batisto en refermant sa portière. Ce sera le dernier trajet de la journée. Dix minutes de voiture et on arrive à la manade... Si on se dépêche, vous aurez même le temps de faire une balade au coucher du soleil sur l’étang de Vaccarès, pas loin de la maison.

La voiture traverse bientôt la petite ville des Saintes-Maries-de-la-Mer nichée au bord de l’eau. Batisto est salué

par chacun des rares passants qui arpentent les trottoirs. À chaque fois, il fait un geste amical de la main en ralentissant un peu, sans cesser de commenter le paysage à l'intention des filles.

– Les Saintes-Maries-de-la-Mer (ou *Li Santi Mario de la Mar*, comme on dit ici) sont la ville emblématique de la Camargue... En hiver, il n'y a pas un chat. Mais à la belle saison, peuchère ! Vous devriez voir la foule au moment du pèlerinage des Gitans, ces rues colorées, bourrées de monde, avec la statue de la sainte Sara noire portée en procession au-dessus de la foule...

Le conducteur exubérant freine soudain, s'arrête au bord d'un trottoir, ouvre sa vitre. Un vieil homme se tient là, faisant signe à Batisto.

– Té, Agustin, comment tu vas ? Ta femme, elle est remise ?

– Elle va bien mieux et le médecin dit qu'elle sera sur pied dans deux jours, répond le vieil homme dans un français si provençal que les filles ont du mal à le comprendre. Dis, Batisto, ça t'embêterait de monter chez moi ? J'ai des

papiers que l'office de tourisme m'a donnés pour toi. Concernant la prochaine fête des Gardians à Arles. Les inscriptions sont urgentes.

– Urgentes, pour l'été ? s'exclame Batisto.

– Eh oui, ils veulent savoir à l'avance qui participe.

Batisto se tourne vers les filles :

– J'en ai pour une seconde, vous n'avez qu'à sortir sur la place en m'attendant... Promis, je ne traîne pas !

Tandis que Batisto s'engouffre chez Agustin, les filles émergent de la voiture devant un grand bâtiment blanc, entièrement circulaire.

– C'est drôle comme construction ! fait remarquer Gwen. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

– Les arènes, bien sûr, lance une voix masculine au timbre chaleureux.

Les quatre filles se retournent ensemble. Adossé à un mur, un homme assez jeune les regarde en souriant. Il enlève son chapeau brun pour saluer. Libérés de ce coupe-vent, ses cheveux noirs et bouclés se rebellent sous

le mistral qui balaie la place. L'homme passe la main sur le sommet de sa tête pour les assagir, et à cette occasion, Alix remarque qu'il lui manque l'auriculaire. Ses compagnes n'ont pas observé ce détail ; c'est la chemise rouge vif de l'inconnu qui a retenu leur attention.

– Je m'appelle Ciprian, dit-il en souriant. Je suis gardian.

– Gardien ? répète Gwen. Gardien de quoi ?

Un rire aimable résonne sur la place déserte.

– Des filles qui ne connaissent ni les arènes ni les gardians n'ont pas dû venir très souvent en Camargue.

– En effet, confesse Gwen. Je suis bretonne.

– Et nous, parisiennes, ajoutent en chœur les trois autres.

Hector se met à gronder en flairant d'un air menaçant les bottes de Ciprian. Celui-ci se penche gentiment pour caresser l'épagneul, qui montre les dents.

– Ne te fâche pas, dit l'homme d'une voix conciliante. Je ne me moquais pas de tes maîtresses. Mais c'est comme si, à Paris, elles rencontraient quelqu'un qui ne connaît pas la tour Eiffel... Elles souriraient, elles aussi.

Ciprian relève les yeux pour observer les filles :

– Vous n’êtes pas vexées, j’espère ?

– Pas du tout, répond Clémence, exprimant la pensée générale.

Comment pourraient-elles l’être, alors que cet inconnu est si sympathique ?

– Le métier de gardian est courant ici, reprend Ciprian. Nous élevons les chevaux et les taureaux de Camargue.

– Comme les manadiers ? demande Juliette.

– Une manade est un élevage d’au moins cinquante bêtes, explique Ciprian. Les manadiers sont donc à la tête de gros troupeaux... Un modeste gardian comme moi n’est pas manadier. Je n’ai que quinze taureaux, et seulement un cheval, malheureusement.

– C’est déjà beaucoup, intervient Clémence, qui se verrait très mal face aux cornes d’un seul taureau.

– Et les arènes que vous avez devant vous servent justement aux courses camarguaises, où on fait jouer des taureaux. C’est un sport très apprécié ici, et passionnant...

– Un genre de corrida ? demande Juliette en frissonnant.

Grande amie des bêtes, elle ne supporte pas l'idée qu'on fasse couler du sang animal pour le plaisir du public.

– Ce n'est pas la même chose, non... répond Ciprian.

Mais il n'a pas le temps d'expliquer les règles de la course camarguaise, car à cet instant-là, Batisto ressort de chez Agustin avec des papiers à la main. Il salue Ciprian avec une courtoisie distante, ce qui étonne Clémence.

– Tu ne connais pas cet homme ? demande-t-elle à son parrain au moment où la voiture démarre.

– Non, je ne l'ai jamais vu.

– J'avais l'impression que tu connaissais tout le monde ici. Il n'est pas du coin ?

– Oh si, d'après son accent. Mais au risque de te décevoir, non, je ne connais pas tous les Camarguais du monde.

La tournure fait sourire les filles. Pour Batisto, visiblement, la Camargue, c'est tout l'univers...

Hector, lui, semble être de mauvaise humeur. Tourné vers la vitre arrière, il regarde d'un air suspicieux le gardian, qui agite la main pour saluer les filles.

– Qu'est-ce que tu as, Hector ? demande Alix en rendant son salut à Ciprian, un peu trop tard : le jeune homme vient de remettre son chapeau et déjà il s'éloigne d'un pas élastique.

– La paix, ordonne Juliette en forçant le chiot à s'asseoir sur ses genoux.

Les oreilles du petit épagneul s'affaissent et, penaud, il ne risque plus un geste de tout le trajet.

## Chapitre 2

Batisto jette un coup d'œil à sa montre puis à la fenêtre. Encore une heure de jour... Les filles ont fini de visiter la vieille demeure accueillante, et quand elles ont proposé d'aider à préparer le dîner, Anaïs a décliné l'offre avec un sourire.

– C'est trop gentil, mais je vais me débrouiller seule ! Allez donc prendre l'air avant la nuit, vous devez en avoir besoin après cette journée de train. Batisto va vous montrer Vaccarès, hein, mon chéri ?

– On part à cheval, décide Batisto. J'en ai quatre qui sont parfaits pour des débutantes, et ça nous donnera le temps d'en voir un peu plus qu'à pied.

Juliette lance une bourrade amicale à Clémence ; Anaïs s'en aperçoit.

– Tu es mal à l'aise avec les chevaux, Clémence ?

– Euh, non, rougit l'intéressée. Je n'ai pas l'habitude, et c'est vrai que je suis un peu craintive...

– Tu vas vite aimer Estello, dit Batisto. Il t'obéit avec une docilité, dont même tes deux jambes ne sont pas capables. Il te fait oublier les différences entre l'homme et l'animal. Tu vas voir. Et j'en ai trois autres comme ça qui sont de pures merveilles : Escumo, Soulèou et Tramontane. Neuf ans tous les quatre.

– Tiens, encore plus jeunes que Gwen, plaisante Alix.

– C'est la preuve que « merveille » ne rime pas forcément avec « vieille », rétorque Gwen malicieusement.

L'âge de Gwen, la benjamine de l'équipe, est un sujet de blagues fréquent ; elle va sur ses onze ans tandis qu'Alix soufflera ses treize bougies au printemps.

Dix minutes plus tard, les quatre cavalières novices suivent sur la piste qui mène à l'étang. Batisto avance

derrière elles, monté sur son fidèle Orage. Clémence exulte : il lui a fallu trente secondes pour se sentir aussi à l'aise sur Estello que si elle était née à cheval. La confortable selle gardiane, avec son pommeau relevé par-devant comme dans le dos, lui donne l'impression d'être moulée sur sa monture. Elle n'a aucun effort à fournir pour accompagner le pas paisible du jeune camargue.

– Alors, Clémence ? interpelle Batisto. Tes premières impressions ne sont pas trop violentes ?

Clémence rit, se retourne. De la main, elle réajuste sa bombe de cavalière. C'est un geste qu'elle n'aurait jamais pensé pouvoir faire au début : en quittant la manade, elle crispait ses dix doigts sur les rênes à s'en faire entrer les ongles dans la peau, et croyait devoir maintenir cette position jusqu'à sa descente de cheval !

– Estello est génial, dit-elle simplement.

Juliette avance à côté d'elle, montée sur Escumo. Hector est couché en travers de sa selle. De temps à autre, l'épaigneul se redresse pour inspecter le paysage. Pour une fois qu'il marche à un mètre quatre-vingts au-dessus du niveau

de la terre, il se pavane comme s'il était cousin avec le roi d'Espagne.

– Pourquoi est-ce que tous les chevaux de Camargue sont blancs ? demande Juliette en tournant la tête vers Batisto.

– La réponse scientifique, je l'ignore, répond le manadier, mais on dit ici que les chevaux sont sortis du sel et du mistral. Et puis, le blanc des chevaux s'accorde bien avec le noir des taureaux, ce sont les deux races qu'on voit le plus paître en liberté sur les *sansouires* – les terres inondées et leurs végétaux salées, qui forment l'essentiel du paysage ici.

Des taureaux en liberté ? Cette fois, il n'y a pas que Clémence pour observer le décor avec méfiance. Mais seuls d'inoffensifs canards s'offrent à la vue des filles. Ils se dirigent à tire-d'aile vers l'endroit dont les cavalières se rapprochent... Et soudain, c'est l'extase. L'étang est là, déroulant ses eaux douces à perte de vue, au milieu d'un écrin de roseaux jaunis par l'hiver. Le ciel a prêté ses teintes mauves à cet immense miroir aquatique, et la boule écarlate du soleil couchant s'y reflète.

– Oh ! s'exclame Alix. Regardez là-bas : on dirait des flamants roses. Ça doit être la couleur du ciel qui me donne cette illusion !

À quelque distance sur la gauche, en effet, une bonne centaine d'oiseaux se reposent sur le rivage, certains hors de l'eau, la plupart immergés dans l'étang jusqu'à mi-pattes.

– Non, tu ne te trompes pas, corrige Batisto. Les flamants roses vivent par milliers aux abords de Vaccarès. Certains migrent en Afrique pour l'hiver, mais la plupart restent ici toute l'année. Ils ont bien raison, pourquoi traverser la Méditerranée quand on a la Camargue sous les ailes ?

Le portable de Batisto sonne.

– Ah, excusez-moi, c'est le vétérinaire, qui doit passer pour une jument malade... Je préfère répondre, ça ne vous dérange pas ?

Non, ça ne dérange pas les filles le moins du monde de s'attarder devant l'étang. Le vent du crépuscule fait frissonner les hautes tiges des roseaux et soulève des vaguelettes à la surface des flots. Ça et là, près du rivage, des îlots

couverts d'un fouillis de végétation émergent de l'eau, comme si la terre ne se résignait pas à céder la place à cette immense étendue aquatique : elle tient bon, au milieu de l'eau qui l'assiège de toutes parts. Des cris d'oiseaux mélancoliques cachés sur ces îlots saluent la tombée du jour, tandis que les sillages des canards strient l'étang, dont les couleurs s'éteignent. Le soleil a basculé derrière l'horizon. Pendant quelques instants, les filles observent un silence émerveillé, trop occupées à recevoir toutes ces impressions pour les échanger. Leurs chevaux, en revanche, broutent tranquillement quelques touffes de chaume. Ils connaissent ce paysage par cœur, ils y sont nés, rien ne les y étonne. Juliette baisse les yeux sur l'encolure d'Escumo et flatte longuement sa crinière emmêlée, pleine de brindilles et de poussière.

– Une vraie crinière de cheval sauvage, dit-elle à mi-voix.

– Oui... répond Alix. Mais pour des chevaux sauvages, ils sont rudement bien élevés.

Clémence et Gwen hochent la tête ensemble.

– Ils sont parfaits, s'exclame Clémence. Et beaux, en plus !

Le silence est rompu, les éloges fusent. Hector lève les yeux sur les filles et arbore un air superbe comme s'il prenait pour lui tous ces compliments adressés à la gent animale. Les chevaux, eux, continuent à brouter. Mais soudain, Alix penchée sur sa monture se redresse avec une telle brusquerie que sa bombe lui tombe sur les yeux. Elle l'enlève d'un geste sec et regarde partout autour d'elle.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demande Gwen.

– Vous n'avez pas entendu ce bruit tout près de nous ?

– Non, lequel ?

– Ça venait des roseaux, par là... Un bruit de piétinement, comme si quelqu'un s'éloignait de nous après nous avoir écoutées.

Les trois compagnes d'Alix braquent des yeux attentifs sur la direction indiquée.

– Il y a des tonnes de bêtes par ici, fait Juliette. Qu'est-ce qui te fait dire que c'est *quelqu'un* ? C'est plutôt un lièvre, un ragondin... Je ne sais pas, moi.

Alix s'obstine.

– C'était un bruit hésitant, comme si la *personne* faisait attention à ne pas se faire remarquer. Un animal aurait pris moins de précautions.

– Là-bas ! interrompt Clémence. Il y a des roseaux qui ondulent !

– Ils ondulent partout à cause du vent ! proteste Juliette. Vous devenez parano, les filles ! Arrêtez de croire qu'on va débusquer des gens louches partout où on passe !

Les quatre amies ont beau scruter le paysage des yeux, rien d'anormal ne bouge sous les sifflements aigres du mistral.

À cet instant Batisto revient vers elles, les sabots de son cheval claquant sur la terre durcie par le froid.

– Désolé d'avoir été si long, dit le parrain de Clémence. On rentre ? Dans dix minutes il fera sombre.

– Nos chevaux ne brillent pas dans le noir ? demande Juliette avec un sourire. Ils sont tellement exceptionnels

que pour un peu je les soupçonnerais d'être des licornes camouflées...

Sur le chemin du retour, Batisto observe le ciel d'un air préoccupé, là où les dernières lueurs pourpres se délaient dans le gris du crépuscule.

– La pluie arrive, commente-t-il. La météo ne se trompait pas.

Ses hôtes écarquillent les yeux sans déceler aucun nuage à l'horizon.

– Je devine ça à une couleur de ciel, explique Batisto en voyant leur étonnement. Question d'expérience, c'est difficile de décrire les nuances, mais là, le ciel saigne parce que le mauvais temps arrive.

– Eh bien tant pis, lance Alix insouciant. Même si nos vacances sont sous l'eau, elles ne seront pas à l'eau !

– Non, c'est sûr, on n'est pas en sucre, ajoute Clémence. On prendra l'air quand même.

Batisto hoche la tête.

– Vous connaissant, ce n'est pas pour ça que je me fais du souci, je sais que la pluie ne vous effarouchera pas. Mais ce qui m'inquiète, c'est que la météo a annoncé un épisode de pluies très violentes. On appelle ça, ici, une tempête « cévenole » parce qu'elle nous vient des Cévennes, la région qui est juste au nord. D'habitude ces tempêtes ont lieu en automne, mais le climat, ce n'est pas comme...

Batisto s'interrompt, cherchant une comparaison.

– Comme l'office de tourisme des Saintes-Maries, qui planifie les fêtes six mois à l'avance ! complète-t-il en souriant. Avec la météo, il y a parfois des imprévus dans le programme !

– Pourquoi est-ce que la tempête t'inquiète ? lui demande Clémence. Elle peut être dangereuse ?

– Oui. Tous les risques viennent du Rhône. Il déborde facilement en cas d'averses violentes et prolongées. Tu sais, il prend sa source dans les Alpes, bien loin d'ici, et il traverse plusieurs départements avant de se jeter à la mer... Quand il fait mauvais sur l'ensemble de son parcours, et

que tous ses affluents grossissent avant de le rejoindre, ça peut donner du vilain.

– Votre maison peut être inondée ?

– Pas seulement notre maison, mais toutes les terres autour. Et ça peut devenir dangereux pour les bêtes. Les hommes, eux, on les évacue facilement en cas d’alerte, et les seuls dégâts sont matériels... Les chevaux et les taureaux, c’est une autre histoire. Comme ils vivent en semi-liberté partout, vas-y pour les récupérer, les parquer dans des camions, les emmener ailleurs ! À chaque fois qu’il y a une grande crue du Rhône, des animaux innombrables périssent noyés.

Les trois compagnes de Clémence se sont rapprochées pour entendre, et ces propos alarmants les laissent songeuses. Mais il fait si beau qu’elles ont du mal à s’imaginer un tableau aussi sombre. Comment cette terre sèche, si solide sous le pas de leurs chevaux, pourrait-elle se transformer en décor de déluge ? Comment ce ciel bleu marine, où s’allument les premières étoiles, pourrait-il

apporter la désolation ? Tout cela semble tellement improbable...

Et c'est le cœur léger que les filles arrivent à la manade. La vieille cheminée fume et, en pensant au bon feu qui les attend, les quatre amies se rendent compte qu'elles sont transies de froid !

– On va passer à l'écurie pour desseller les chevaux et leur nettoyer un peu les sabots, annonce Batisto.

Puis, voyant Gwen grelotter en caressant Soulèou, il se ravise :

– Non, allez donc vous mettre au chaud, je vais m'occuper des bêtes.

– Pas question ! protestent en chœur les cavalières. Les quatre chevaux leur ont offert des moments de jubilation ; elles n'envisageraient pas de filer à l'anglaise sans leur rendre quelques soins bien mérités.

– Je sens que ces vacances-ci vont être vraiment tranquilles, glisse Juliette en brossant le poil d'Escumo qui se laisse faire avec une docilité parfaite.

Les trois autres sourient dans la pénombre de l'écurie. Oui, cette fois, les vacances ressemblent par avance à un grand bol d'air vivifiant, sans histoires autres que de belles cavalcades.

– Batisto ? demande Clémence.

– Oui ?

– Tu pourras nous apprendre à galoper ?

Alix éclate d'un rire ravi. Sa cousine au galop sur un camargue ! Quand les parents appelleront pour avoir des nouvelles, cette fois, ils n'entendront parler ni de malfaiteurs ni de mystères trépidants... mais il y aura quand même des scènes grandioses à leur décrire, du jamais-vu, de l'inouï.

## Chapitre 3

Alix s'est dressée en sursaut sur son lit, réveillée par une détonation. Elle était en train de rêver qu'elle courait à travers des grottes couvertes de peintures préhistoriques, poursuivie par des bandits armés... et l'espace d'un instant, elle croit avoir écopé d'un coup de feu.

Reprenant conscience, elle se rappelle qu'elle est dans une chambre d'amis chez Anaïs et Batisto. À côté d'elle, ses compagnes ont aussi été tirées du sommeil, et Hector pousse un aboiement paniqué.

– Qu'est-ce que c'est ? halète Gwen.

– Clémence ! Où est Clémence ? s'affole Juliette.

Un mugissement inquiétant emplit la chambre, ainsi que le vacarme de cataractes d'eau. Les rideaux provençaux

accrochés à la fenêtre claquent avec violence. Une ombre mouvante s'agite entre eux dans l'obscurité, et soudain, à la lueur d'un éclair, les trois filles hébétées reconnaissent Clémence. Celle-ci lutte pour refermer la fenêtre, dont les deux battants se sont ouverts. La poignée rouillée résiste à ses efforts ; un nouveau coup de vent rouvre la fenêtre à grands fracas. C'était donc cela, le bruit de détonation... Et les gifles du mistral continuent à s'engouffrer dans la chambre, tandis que la pluie tambourine au-dehors.

D'un bond, Alix est debout, conjuguant ses efforts avec ceux de sa cousine. Elles réussissent enfin à refermer les vitres et à bloquer la poignée, en pataugeant dans une flaque d'eau qui s'est déjà formée au pied de la croisée. Furieux d'être congédié, le vent hurle et cogne au-dehors. Les vitres tremblent et les carreaux sont rincés par l'averse comme un hublot de navire dans la tourmente. Mais à l'intérieur de la chambre, un calme relatif est revenu.

– Eh ben ! s'exclame Gwen. Pour une tempête, c'est une tempête !

Alix allume la lumière, attrape une serviette de toilette suspendue au montant de son lit, et s'accroupit sous la fenêtre pour éponger le sol. Mais elle se relève presque aussitôt.

– Vous avez entendu ? Il y a des chevaux qui hennissent dehors.

Aussitôt, Juliette éteint la lampe pour pouvoir mieux scruter l'obscurité extérieure, et quatre visages se pressent contre les carreaux ruisselants. Lorsqu'un nouvel éclair zèbre le noir, les filles n'aperçoivent rien d'anormal dans la cour. Rien, si ce n'est la porte de l'écurie, grande ouverte.

– Le vent a dû la faire valser comme notre fenêtre, commente Alix.

– Je vais descendre la fermer, décide aussitôt Juliette. Sinon, vu ce qui tombe, demain matin on traversera l'écurie à la rame.

– Tu vas te faire saucer ! s'exclame Clémence.

Juliette s'esclaffe :

– Qu'est-ce que tu crois ? Une Juliette, ça court vite quand ça veut sauver son brushing !

Et, avec un geste comique, elle lisse ses cheveux en pétard avant de disparaître dans le couloir. Elle cherche à tâtons l'interrupteur, allume la lumière, descend quatre à quatre. Dans le vestibule, elle enfle ses bottes – à l'envers, parce qu'on ne peut pas avoir l'œil à tous les détails quand il est minuit et que l'orage se déchaîne – et empoigne un parapluie qui semblait n'attendre qu'elle. Une bourrasque la heurte de plein fouet lorsqu'elle ouvre la lourde porte de la maison. Son parapluie se retourne à peine déployé ; courbée en deux pour offrir moins de prise à la tempête, Juliette gagne en trois bonds la porte de l'écurie et se précipite à l'intérieur. Là, son cœur manque de s'arrêter : toutes les stalles sont vides. Les quatre chevaux qu'elles y avaient laissés hier à manger un tas d'avoine ont disparu.

– Pas bien réveillée, ma pauvre fille, se dit-elle aussitôt à voix haute. Les camargues dorment dehors, ils ont dû quitter les lieux après leur dîner... Brrr... Ils devraient quand même revenir, là... Passer la nuit à la belle étoile par ce temps-ci, c'est plutôt...

Son regard s'arrête sur les crochets où elles ont suspendu leurs selles, hier soir, avant d'étriller les chevaux. Tiens ? Il en manque une, Juliette n'en compte plus que trois ! Batisto aura rangé la quatrième ailleurs, sans doute. Frissonnant dans son pyjama mouillé par l'averse, Juliette ne s'attarde pas ; elle sort, referme la porte, pousse le verrou et se précipite vers la maison.

Le salon est allumé, à présent, et lorsqu'elle s'ébroue dans le vestibule, Batisto l'y rejoint aussitôt.

– Juliette ! Qu'est-ce que tu faisais dehors ?

– Je fermais la porte de l'écurie.

– Elle était ouverte ? Oh, Bonne Mère, j'étais pourtant convaincu d'avoir mis le verrou hier soir, surtout que je me doutais de ce coup de vent. Je deviens gâteux avec l'âge, ou quoi ?

– Dis, Batisto, c'est normal que les chevaux ne soient pas là ?

Le manadier se met à rire.

– Je me serais inquiété si tu m’aurais dit qu’ils y étaient. Des camargues en bonne santé n’auraient jamais idée de dormir dans une écurie, même par ce temps. C’est ce qui complique les choses en cas de crue, quand il faut les rassembler pour les évacuer...

Batisto s’aperçoit que Juliette grelotte et ajoute vite :

– Allez, file te remettre à l’abri sous ta couette, ou tu vas attraper le rhume. Merci d’avoir fermé cette porte.

Juliette monte quatre à quatre retrouver ses amies. Une fois la lumière éteinte, un « zut » sonore zèbre l’obscurité en même temps qu’un éclair.

– Qu’est-ce qu’il y a encore, Juliette ? demande Clémence en se soulevant sur un coude.

– J’ai oublié de poser une question à Batisto. Je voulais lui demander où il avait rangé la selle gardiane qui n’était plus au crochet.

Alix éclate de rire :

– Tu crois que c’est l’heure de t’occuper de ce détail ?

Le lendemain, au petit jour, un ciel brouillé diffuse une lumière jaunâtre. La violence de la pluie a décliné au cours de la nuit, ainsi que les rafales de vent. La tempête s'est apaisée, et pendant le petit déjeuner, dans la grande cuisine de la maison, Batisto annonce le programme de la matinée : une chevauchée à travers le domaine, dès qu'on aura retrouvé Estello, Tramontane, Escumo et Soulléou, dont le pré favori se trouve à trois cents mètres de la demeure.

Mais une heure plus tard, il faut se rendre à l'évidence : les quatre chevaux se sont volatilisés. Ils ne sont ni dans leur champ habituel ni ailleurs sur les terres de la manade. Tout le reste de l'élevage est là, quarante-huit chevaux, soigneusement comptés par Batisto qui ne confondrait pas la moindre de ses bêtes avec l'autre. Mais Escumo, Estello, Soulléou et Tramontane sont portés disparus. Au terme de leur longue recherche infructueuse, les filles ont encore plus de chagrin que Batisto.

– J’espère qu’ils ne sont pas allés se noyer dans la mer, avance le manadier, son front barré par un pli profond.

– Impossible ! s’exclame Alix. Ils sont trop intelligents, ils ont trop d’instinct pour faire une chose pareille.

Batisto hausse les épaules :

– Tu sais, par une nuit noire, dans l’orage, sous la pluie battante et avec ce vent fou, leur « instinct » a pu être perturbé. Ils ne devaient plus savoir les limites entre la terre et l’eau... Elles sont parfois difficiles à distinguer en Camargue, même par beau temps. Alors...

– Ils ont été volés, affirme Juliette.

– Oh non, petite, fait Batisto en secouant vigoureusement la tête. Je n’aime pas ce mot-là. Trop de gens l’emploient dès qu’ils ont perdu quelque chose. Je préfère faire confiance à mes semblables et éviter de croire que des « voleurs » ont rôdé à la manade cette nuit.

Un instant de silence. Juliette réfléchit.

– C’est beau ce que tu dis, Batisto. Mais j’ai des doutes, quand même... à cause d’une des selles. Tu l’as déplacée hier soir ?

Devant l'étonnement du manadier, elle lui explique n'avoir trouvé que trois selles au crochet. Batisto reste muet un long moment. Non, il n'a pas touché à la selle. Juliette revient à la charge :

– Et la porte de l'écurie ? Tu étais sûr d'avoir poussé le verrou... Elle ne s'est pas ouverte toute seule !

– J'ai pu oublier.

– Non, intervient Alix. Maintenant que j'y pense, je me souviens de t'avoir vu faire. Je venais de te poser une question sur l'espérance de vie des chevaux. Tu m'as dit « trente ans » tout en poussant le verrou.

C'est d'un pas lourd que Batisto entre dans l'écurie et constate l'absence de la selle. Les filles le suivent en échangeant des regards désolés. Elles aussi, elles préféreraient faire confiance, bannir le mot « vol » de leurs esprits. Mais cet indice est accablant...

– Pourquoi le... voleur aurait-il pris une seule selle ? interroge Gwen.

– Pour monter l'un des chevaux et filer plus vite. Mais tu as raison, c'est encore une chance qu'il n'ait pas pris les

quatre. Une selle gardiane demande cent cinquante heures de travail à l'artisan qui la fabrique, et son prix est en conséquence.

Batisto est ressorti pour tenter une dernière recherche, mais les filles ne peuvent se résoudre à quitter l'écurie. Elles regardent les stalles vides en pensant aux balades qu'elles rêvaient de faire sur leurs quatre amis disparus. Soudain, Clémence se penche sur le sable qui recouvre le sol de terre battue :

– Regardez ! Il y a des empreintes par terre.

– Ce sont celles de Batisto, et les nôtres, observe Alix après un bref examen.

– Plus celles d'Hector, ajoute Juliette.

– Parce qu'on n'a pas fait attention à ce détail assez tôt ! s'écrie Clémence. Mais par exemple, si on regarde au pied du crochet où était suspendue la selle volée...

Joignant le mouvement à la parole, elle se plante devant cet endroit-là, en faisant attention à ne pas s'approcher trop près pour éviter de brouiller les traces.

– Là : qu'est-ce que je disais ! jubile-t-elle. Il y a des empreintes de bottes. Bien marquées. Le voleur a fait une halte ici, les deux pieds écartés, le temps de décrocher la selle.

Alix arbore un sourire incrédule.

– Au risque de te décevoir, ce sont les empreintes de Batisto. Compare toi-même avec celles qui sont là-bas, mêlées aux nôtres !

Clémence et Gwen font plusieurs allers-retours entre les deux zones d'empreintes. Juliette préfère retenir Hector : l'épagneul courrait partout si on lui laissait le choix, ce qui brouillerait encore un peu plus les traces. Quant à Alix, les bras croisés, elle regarde sa cousine d'un air de dire : « Tu vois ? »

De fait, Clémence est obligée de reconnaître que c'est le même modèle et la même peinture de semelles. Pourtant, elle s'obstine dans son idée, qui lui paraît logique : le voleur n'est pas un ange, il n'est pas entré par la voie des airs, DONC il a laissé des traces par terre !

Gwen s'est mise à quatre pattes, les yeux à deux centimètres du sol. Elle reste si longtemps dans cette posture qu'Alix finit par lui demander avec un certain intérêt :

– Qu'est-ce que tu fais, Gwen ? Tu comptes les grains de poussière ?

– Presque, murmure Gwen d'une voix à peine audible.

Elle se tait et fait un peu durer le suspense, assez contente de sentir trois regards intrigués posés sur elle. Enfin, elle annonce solennellement :

– Il y en a quatre au lieu de cinq. Donc ce n'est pas la même botte.

Un silence éberlué suit cette déclaration incompréhensible.

– Qui parlait comme ça dans les légendes grecques, déjà ? La sibylle de Delphes ? dit enfin Juliette.

– Peut-être même le sphinx, fait Clémence.

Gwen s'amuse bien malgré la gravité des circonstances. Enfin, elle daigne désigner du doigt deux empreintes de botte droite toutes proches l'une de l'autre.

– Regardez celle-ci. Elle appartient à Batisto, qui s’est approché des crochets à selles pour constater le vol. C’est une semelle lisse, avec juste cinq petits trous répartis sur le talon, qui correspondent sûrement à des clous. Vous voyez ?

– Oui, et alors ?

– Eh bien ! Maintenant, observez l’autre empreinte, celle qui est imprimée juste en dessous du crochet vide. Identique en apparence mais... Il y a un trou qui manque. Juste là. Comme si la semelle de botte du voleur avait perdu un clou.

Juliette émet un long sifflement admiratif.

– Dis donc, Gwen, t’as oublié d’être myope ! s’exclame Alix en écarquillant les yeux. Oui, tu as raison... On ne pourrait pas te contredire.

Lorsqu’elles révèlent à Anaïs et Batisto ce qu’elles croient être le scoop du siècle, à leur grande surprise, leurs hôtes ne bondissent pas de leurs sièges pour téléphoner à la

police. Ils esquissent des sourires bienveillants et peu enthousiastes.

– C’est un indice majeur... de vos talents d’observation, explique Batisto. Je vais signaler ce détail au commissariat en déposant ma plainte. Mais regardez.

Il les entraîne dans le vestibule et soulève sa botte droite restée par terre sur le tapis d’entrée.

– Voici une botte gardiane. Sa semelle est lisse – il faut pouvoir quitter l’étrier facilement en cas de chute de cheval – et sur le talon, comme vous l’avez remarqué, il y a cinq petits clous qui contribuent à fixer solidement la semelle au reste de la botte. D’ailleurs, si j’arrachais la semelle, vous verriez soixante-quinze autres clous minuscules par en dessous. Le cuir d’une botte gardiane n’est pas cousu, c’est trop fragile, il est cloué à la semelle.

Batisto retourne la botte en tous sens et reprend :

– Une botte gardiane de haute qualité comme celle-là, ça coûte cher à l’achat, mais ça vous dure des années. Bien sûr, il arrive qu’un clou s’en aille, mais on ne se précipite pas chez le cordonnier : bien souvent, on ne le remarque

même pas. Il y a assez de clous là-dedans pour maintenir l'ensemble en parfait état de marche !

– Justement... intervient Gwen les yeux brillants. Si, par chance, le voleur n'a pas remarqué qu'il lui manquait un clou, ça peut être encore plus facile de le retrouver...

Batisto sourit :

– Le problème, c'est que neuf gardians sur dix ont des bottes usées auxquelles il manque des clous ici ou là. Les miennes, quand je les ai fait ressemeler l'an dernier, il leur en manquait trois en tout.

Un silence déçu s'installe. Pour reconforter les filles, Anaïs affirme d'une voix chaleureuse :

– Au moins, grâce à votre perspicacité, on sait *pour sûr* que c'est un gardian qui a volé la selle et les chevaux.

Clémence sourit :

– En même temps, on ne s'attendait pas à ce que ce soit un pêcheur de cachalots, si ?

## Table des matières

Chapitre 1.....	5
Chapitre 2.....	21
Chapitre 3.....	35
Chapitre 4.....	51
Chapitre 5.....	65
Chapitre 6.....	79
Chapitre 7.....	87
Chapitre 8.....	97
Chapitre 9.....	109
Chapitre 10.....	121
Chapitre 11.....	137
Chapitre 12.....	149
Chapitre 13.....	163
Épilogue.....	183



Achévé d'imprimer en mars 2015 par Legoprint en Italie.  
N° d'édition : 15086  
Dépôt légal : avril 2015



**QUATRE FILLES INTRÉPIDES,  
CLÉMENCE, ALIX, JULIETTE  
ET GWENAËLE PARTENT  
À LA RECHERCHE DE CHEVAUX  
MYSTÉRIEUSEMENT DISPARUS  
EN PLEINE CAMARGUE.  
SAURONT-ELLES SURMONTER  
LES DANGERS DE CETTE NATURE  
SAUVAGE ET DEVINER QUI SE  
CACHE DERRIÈRE CE VOL ?**

**ENQUÊTE, FOUS RIRES ET CHEVAUX SAUVAGES**

**LES AVENTURES DES QUATRE FILLES  
SONT ISSUES DE L'IMAGINATION DÉBORDANTE  
DE CHARLOTTE GROSSETÊTE, AUTEUR DE PLUSIEURS  
ROMANS AUX ÉDITIONS FLEURUS.**

**DANS LA MÊME COLLECTION :**



**11.90€ TTC FRANCE  
WWW.FLEURUSEDITIONS.COM**